

Fanny Chiarello

Je respire discrètement
par le nez

Couverture
Claire Fasulo

EXTRAITS

Collection Sur la Lune

Les charges de mon nouvel appartement comprennent les concierges : il serait délicat de contester ce point du bail, mais où vais-je les ranger ? Je me pose des questions logistiques, à un quart d'heure de chez moi, rue Solferino. Où deux hommes sortent de leur maison en même temps, ferment leur porte à clé en même temps ; un mètre les sépare sur le trottoir désert, ils se jettent un œil syncopé, craintif, et choisissent finalement de ne pas se dire bonjour : après tout ils ne se connaissent pas. Et ça ne risque pas de changer. Rue Solferino, un Big Jim démembré gît éparpillé sur la piste cyclable depuis dix jours ; un motocrotte n'est-il pas censé ramasser les jambes en plastique ? Il s'en passe, des choses, rue Solferino pendant que je pédale. Et je ne parle même pas de la lumière aveuglante d'automne qui déboule de la gauche à tous les carrefours, qui attrape l'œil gauche et que l'on ne peut pas regarder en face. Ensuite je pense à mes amis : mes amis, je peux pleurer dans leurs pulls tant que je veux et ils en ont plein, alors pourquoi pleurer ? Puis je suis arrivée à ma destination et je ne pense plus à rien.

*

Hier soir en me brossant les dents je pensais qu'un vrai adulte, c'est peut-être quelqu'un dont le comportement laisserait penser qu'il ne pleure jamais, voire qui ne pleure

effectivement jamais, ou alors dans les grandes occasions. J'ai essayé d'imaginer plusieurs vrais adultes (tels que je me les représente) en train de pleurer, mais non, ça faisait comme certaines personnes en costume : déguisé.

On dit que les hommes pleurent moins que les femmes : Mais, me suis-je dit, la raison en est-elle culturelle ou glandale ? Sauf que l'adjectif *glandal* n'existe pas ; j'en ai crachoté mon dentifrice, d'avoir instinctivement traduit *des glandes* par *glandal*, qui par chance n'existe pas. Après cet intermède lexical, je ne pensais plus aux gens qui pleurent, je pensais aux scientifiques qui ont inventé le mot *glandulaire* pour ne pas endurer la honte de prononcer le mot *glandal* dans des conférences et des cabinets, et je gloussais doucement dans mon dentifrice.

*

le jour où nous serons tous à la rue
sonnera le glas de l'aspirateur

*

Lu sur une camionnette, avenue de Soubise :
ÉLAGAGE, ESSOUCHAGE, ABATTAGE, VIDANGE.

*

On devrait toujours marquer au rouge, sur le calendrier, les jours de l'année où l'on achète un paquet de coton-tiges à soixante-dix centimes d'euro les cent soixante, pour prendre conscience du fait qu'il y a PDG et PDG. Moi, ce sera la semaine prochaine.

J'ai pris trois kilos en deux semaines et aucun croissant au beurre à ce jour ne m'a serrée dans ses bras mais ça viendra, j'en suis sûre.

Parfois la lumière a une texture si poudreuse que l'on n'a pas besoin pour la voir de regarder les objets sur lesquels elle tombe, et dans ces moments-là, c'est de l'amour.

*

autoportrait : inutile et affamée

*

la viande vibre la viande ça vibre
la viande c'est comme ça, ça vibre
ainsi fait la viande : elle vibre
elle vibre
vibrations de viande
vibrations de la viande
le mot *viande* est aussi laid que son signifié
le mot *viande* est aussi laid que la viande
et c'est pourtant ce que nous sommes
nous vibrons
nous sommes en vie
nous sommes en viande
au bout d'un moment, le mot *viande* semble bizarre
comme s'il lui manquait un *r* quelque part
pas *viander* : plutôt *viandre*
la *viandre* me semblerait moins répugnante
que la viande
que nous sommes
mais c'est chouette à peloter quand il y a de la peau
dessus
comme c'est généralement le cas

*

Ce serait une dispute :
Tu sais ce que ça veut dire, désormais ?

*

Je raconte mon samedi 12 novembre 2005.

Passé un certain seuil, je ne ressens plus la douleur ; je sais qu'elle est là mais mon esprit est calme, presque silencieux. Il semble très facile de vivre.

– On est samedi matin, m'aide Vieille au téléphone, va t'acheter des choses inutiles au bazar et des timbres à la poste, tu adores ça.

– Tu as raison.

Et pour cause : Vieille est ma meilleure amie depuis tant d'années...

– Et prends-nous un petit plat pour ce midi. Je viens manger avec toi, d'accord ?

– D'accord.

Le supermarché grouille de monde, des vendeurs crient Allez on en profite, Mesdames. Je remarque que beaucoup de gens sont seuls, comme moi. Une grande proportion. Des personnes âgées, surtout. En ville, il m'apparaît soudain que je croise plus de personnes âgées seules qu'en couple. Derrière moi, à la caisse, une femme un peu vulgaire porte un T-shirt arborant un chat rose pailleté sous lequel il est écrit MIAOU-MIAOU. Je trouve ce détail très émouvant. Je me retourne plusieurs fois pour relire : MIAOU-MIAOU.

Comme Vieille va venir déjeuner chez moi, je m'étends sur le lit en attendant la sonnette, je lis et j'écoute gargouiller Luigi. Luigi est mon ventre. Mes chats dorment près de moi en se tenant par la patte. Quand Vieille arrive, le repas est prêt, l'appartement sent bon le poivre noir.

*

Il est 2 h du matin et je rentre d'un concert sur Gaspard, mon fidèle destrier rose à la selle qui grince. Je frôle l'hypoglycémie. De retour chez moi, je mange du pain

tartiné de chocolat. Puis je secoue la souris de mon ordinateur pour chasser de l'écran l'aquarium de veille et je regarde les phrases du jour qu'ont choisies mes contacts sur la messagerie électronique. J'apprends ainsi que, ce soir, l'une de mes amies est tombée amoureuse, et qu'une autre a cuisiné du chou rouge. Grâce à ces petites phrases je sais que ce soir fut, ailleurs, d'amour et de chou rouge. Il manque deux personnes parmi mes contacts : l'on doit parfois supprimer des contacts et ce n'est pas forcément par plaisir ; je me demande quelles sont leurs phrases du jour. Il arrive ainsi que l'on s'inquiète pour les gens que l'on supprime. Parce que l'on n'avait pas vraiment le choix. Mais l'on aimerait bien savoir quand même. Parfois, au retour d'une soirée tapageuse, l'on ressent pleinement les silences.

*

je me demande bien pourquoi
les bandes blanches de signalisation routière sentent
la poire trop mûre
et les bus qui roulent au gaz naturel dégagent de si
puissants relents de réglisse
et les odeurs de viande cuite près des restaurants me
sont les jambes au point que je manque en tomber de vélo

*

Elle a posé des linges mouillés sur mon front, tenu ma nuque pour me faire boire quelques gouttes d'eau, puis elle est simplement restée près de moi, la main dans mes cheveux. Vers 19 h j'ai de nouveau pu me lever, j'ai préparé un œuf dur pour elle et un pour moi, on a bu du jus de pamplemousse. Je me sentais beaucoup mieux. On a regardé *Hana-Bi* de Takeshi Kitano et Hanna a souri quand j'ai pleuré à la fin ; j'ai protesté que je n'avais pas pleuré comme ça devant un film depuis longtemps et elle m'a rappelé que ça faisait très exactement deux semaines. J'ai froncé les

sourcils. *Tous les autres s'appellent Ali*, a-t-elle précisé, j'ai dit Oh! et j'ai ri avec elle. Ensuite Hanna Schygulla est retournée de l'autre côté de l'écran, où l'attendaient beaucoup de ses amis : Margit Carstensen, Volker Spengler, Harry Baer, Hark Bohm... Ils ont joué *La Troisième Génération*. J'ai pris des photos. C'était dimanche soir.

*

Hier je racontais mon dimanche, aujourd'hui je raconte mon samedi et ainsi je déjoue le temps et questionne sa nature, ah ah ah !

Pendant que ma génération se soûle dans ce bar, de l'autre côté de la vitre un vieil homme trébuche sur une bordure et sa femme le rattrape par le bras puis ils restent immobiles un instant sur le trottoir, elle tenant toujours son bras et lui reprenant son souffle. C'est bien ma chance. D'ailleurs, pourquoi suis-je toujours celle qui n'arrive pas en retard et se demande si on l'a oubliée ?

Il vaut mieux me rappeler des trucs qui me font sourire quand j'attends seule dans un bar où je finis par me dire que tout le monde m'a oubliée ; je me trouve pathétique, à boire un verre seule dans un bar un samedi soir avec les yeux qui tirent vers le bas, comme quand j'achète du papier toilette un jour de déprime : je ne me sens pas à mon avantage.

*

mon mari et moi nous avons toujours été laids on
nous a toujours trouvés laids
avec ces têtes que nous avons
et nos corps, aussi
ça fait trente ans mon mari et moi que nous n'avons
plus besoin
de vos yeux pour nous y voir beaux ou

laids trente ans que vous répondez attendris
à nos sourires et que nous sourions
à votre attendrissement comme à un chiot
alors même
que pour un chiot un sourire n'a pas de sens car
le chiot ne sourit pas le chiot sa maman
ne lui sourit pas
son papa ne lui sourit pas le chiot
un sourire ne lui est rien
de très compréhensible et ça fait trente ans
aujourd'hui
merci d'être venus si nombreux attendris à ces
noces de perle

*

Je n'avais jamais fait de vélo dans la neige. À moins
que dans mon enfance, mais mon enfance ne m'appartient
pas. Ce dont il ne reste rien n'existe pas.

Les ongles me tombent des doigts et des orteils,
mon manteau scintille. Je ne tourne pas la tête avant de
griller les feux. Parfois je ne tourne pas la tête aux feux, pour
voir ce qui va se passer ; une fois de plus, il ne se passe rien.
Il ne s'est encore jamais rien passé.

Mais ce n'est pas un clin d'œil de Dieu, juste une
question d'heure creuse.

*

j'ai une amie qui rêve d'avoir une queue de chat
(elle tend les fesses et dit, non mais tu imagines la
classe ?)

j'ai une amie qui parle d'elle-même à la troisième
personne
(à la fin de ses lettres elle écrit, elle vous embrasse)

j'ai une amie qui voit les gens sur ses doigts
(elle dit regarde, là : tu ne te vois pas ? moi je te vois)

j'ai une amie qui traîne chez elle en perruque
(elle dit, chez moi je suis une fée)

j'ai une amie qui met cinq sucres dans son café
(elle dit, c'est le début du mois)

j'ai une amie qui n'appelle personne par son
prénom
(elle dit tiens, ce week-end je t'ai rebaptisée)

j'ai une amie qui est fatiguée toutes les minutes de
l'année
(elle dit, je ne sais pas ce que j'ai, je suis décédée)

j'ai une amie qui enlève ses chaussures dès qu'elle
arrive quelque part
(elle ne dit pas, je peux enlever mes chaussures ? elle
les enlève)

j'ai une amie qui provoque l'hilarité générale dès
qu'elle parle
(elle dit, ce n'est pas tout à fait con ce que tu dis)

j'ai une amie qui a deux cochons dans son jardin
(elle dit, c'est pour les aimer, comme des enfants)

j'ai une amie qui s'énerve facilement dans les bars
(elle crie, LES CLOPORTES S'EN VONT EN
FACE)

j'ai une amie qui veut un fer à défriser pour Noël
(elle dit, tu as vu ? je me suis fait un brushing)

j'ai un ami qui essaye absolument toutes les
musiques

(il dit, cet après-midi j'ai emprunté un disque de polkas polonaises)

j'ai un ami qui assiste à tous les concerts du Grand Mix

(il dit, j'aime bien cette salle, on peut s'asseoir)

j'aimerais continuer mais demain je me lève tôt

*

Toute ma vie je serai trop jeune pour mériter ça, dis-je en portant une cigarette à ma bouche de manière à ce que le dos de ma main la masque et que personne dans le bar ne puisse me voir parler toute seule. Je suis trop fatiguée pour réfléchir encore et, un instant, l'idée que mon corps est en train de se désagréger me rassure. Mais soudain, ils sortent de partout, de sous des tables, de derrière le bar, les portes, en applaudissant à tout rompre, sifflant, s'esclaffant. Il me faut quelques secondes avant de comprendre ce qu'ils font tous ici, et alors je secoue la tête en riant aux larmes de ma propre bêtise : comment ai-je pu croire que ce pitoyable canular était vraiment ma vie ? Vous m'avez bien eue, je couine quand j'arrive enfin à reprendre mon souffle. Je m'éponge les yeux. Plus tard nous nous serrons tous la main et je rentre chez moi ; maintenant, il va falloir penser à ce que je pourrais bien faire de ma vraie vie.

*

quand je pense à elle je sais que c'est moi
qui ai inventé l'amour
ça paraît un peu fort mais je le dis humblement
parce que
pour l'instant je n'ai inventé que ça :
la poudre, l'eau chaude et le fil à couper le beurre,
moi

je n'ai rien à voir dans l'histoire
je n'ai inventé que l'amour
j'aurais mieux fait d'inventer un truc un peu utile
un truc à pédales à ressorts à poulies
un truc qui ne ferait pas que répéter le même
prénom bêtement
pendant que d'autres flanquent des thermomètres
dans l'anus de systèmes solaires
dont on n'a pas de photos
pendant que les pommes de terre s'épluchent
toutes seules
et que des boîtes en plastique nous mettent la pâtée
au poker
– pendant tout ce temps où j'étais, moi ? j'inventais
l'amour
j'aurais mieux fait de me casser un ongle
ce jour-là de m'enfiler la
rétrospective Capra ou d'apprendre une langue
étrangère

*

Le débardeur, à ma peau. Les cheveux, à mes
tempes, jusqu'à ce qu'un mouvement rapide de ma tête les
en détache et qu'ils volent, lourds, dans la lumière artificielle.
Ce serait bien de se promener sous un vrai soleil en tenant
une main, et ce serait encore mieux avec quelqu'un au bout
de cette main.

*

C'est un monsieur moustachu qui donne la main à sa
femme dans la rue déserte ; la dame porte un anorak jaune
très volumineux. C'est une jeune femme à la voix traînante,
il serait facile d'aimer ses dents, son nez, sa petite bouche
arrogante. C'est une fillette en tenue de majorette qui se
trémousse et lance le bâton sous la véranda de la maison

familiale. C'est la petite assemblée de mes meilleurs amis, et nous chantons *Les Champs Elysées* tous ensemble mais mal parce que nous nous trompons constamment dans les paroles. C'est la lumière fantastique de l'hiver qui fait danser de grandes ombres filiformes sur les murs de ma chambre. Ce sont tous nos salons, nos chambres, nos bureaux, reliés par un réseau de câbles. C'est une histoire de pieuvre. C'est le vélo qui a bu, pas moi, et qui zigzague dans le bois en chantant. C'est un poulet qui danse parfois et parfois non. Ensuite, je ne sais plus très bien.

*

Elle dit ce ne sera pas si simple, j'avais une vie avant hier soir, et je dis que moi aussi, tu sais ; elle boit son thé sans sucre, je me tords les poignets ; elle dit cette nuit j'ai dû faire un rêve parce que soudain j'ai eu peur de toi et je ne dis pas qu'elle a raison, qu'il était tentant de la tuer là tout de suite pour que rien jamais ne corrompe cette pureté pour ne jamais la perdre oui ça m'a traversé l'esprit ; il faut oser m'approcher d'elle pour embrasser la cicatrice sur sa pommette comme si j'avais toujours connu cette cicatrice comme si c'était un peu la mienne ; mais soudain c'est moi-même que j'ai l'impression de ne pas connaître, de n'avoir jamais connue, et je me demande si j'en aurai jamais le temps.

*

Définition : les filles, ça prend du recul.

*

Ce matin-là, il était 8 h et je marchais au bord du canal en me demandant si je serais jamais de nouveau celle que j'ai connue. J'ai dit : C'est étrange donc approprié. Ce qui avait tout l'air d'une définition. Je pense très souvent à l'une des dernières scènes du *Désert rouge* d'Antonioni, où

Monica Vitti explique à un marin turc désespéré (il ne comprend pas l'italien) qu'elle est séparée ; elle précise *Oh pas de mon mari, non, ce sont les corps qui sont séparés : regardez, si je me pince le bras, vous ne ressentez rien*. Puis elle prononce cette phrase, qui me hante : *Je dois penser que tout ce qui m'arrive, c'est ma vie ; c'est tout*.

*

Avant de m'endormir, une autre nuit, j'imaginai un soleil noir ; il irradiait une lumière noire, je peux conceptualiser une lumière noire. Je ne me rappelle pas à quoi je pensais quand mon esprit a dérivé vers l'idée d'un soleil noir et se l'est punaisée comme un calendrier des pompiers. J'ai posé la question du soleil noir, le chou a dit que ça ne peut pas exister de la lumière noire mais l'élan pensait que si, ça devait être possible en inversant les fréquences de je ne sais quoi, tout cela devenait technique et moi je veux juste un soleil noir, peut-être que si je fixe très fort le soleil de mes yeux nus, la lumière à la longue se fera noire, mais si j'y perds la vue il ne me restera même pas la lumière, ce seul amour dont je préfère croire qu'on ne me le reprendra jamais. Depuis cette autre nuit, tout m'évoque un soleil noir, ça ne va pas simplifier ma vie de vouloir un soleil noir.

*

je lui demande pourquoi
pourquoi tu ne dis jamais que tu m'aimes ? et elle
dit j'évite d'employer des mots
quand je ne suis pas sûre de leur sens
alors je dis tu ne devrais plus jamais
prononcer ton prénom ni le mien
alors tu ne devrais plus jamais nommer une couleur
et que je ne t'entende plus dire
bonjour

alors tu devrais te taire et te taire et te taire encore
jusqu'à ce que ta langue s'effrite
et qu'il n'y ait même plus de baisers
et si d'ici un mois tu n'as pas dit un seul je t'aime
c'est fini, tu m'entends ? fini

*

Un jour la douleur a disparu sans que je m'en rende compte, je n'étais même pas sur le pas de la porte pour agiter un kleenex d'adieu. Ingrate. Tu ne lui as même pas demandé si elle comptait revenir un jour. Même si tu n'as plus chez toi le coin d'un coussin pour ses grasses fesses, même s'il ne reste plus dans tes placards le moindre sachet de sa tisane préférée, ça se faisait de demander : Alors, quand est-ce qu'on te revoit ? Même si nous savons que tu oublieras méthodiquement de lui envoyer tes vœux le premier janvier. Tu es mal éduquée.

*

Je touche mes lèvres pour m'assurer que j'existe, je regarde la paume de mes mains, je bouge les doigts – taches d'encre, ces ongles auraient besoin d'être limés, autour d'eux des petits morceaux de peau se rebiffent : nous parlons bien de la même chose.

Au bois, je ne croise personne, pas un joggeur, pas un cycliste. D'abord je trouve ce vide très excitant puis soudain j'ai peur de déranger. Car si à cet instant le bois n'existe que pour moi, l'instant d'avant il n'existait pour personne, juste pour lui-même. Les cours d'eau avaient cessé de clapoter pour s'allumer une cigarette, les arbres s'étaient étendus un moment, étirant leur tronc et faisant craquer leurs branches, ouh que ça fait du bien, ouh, les canards se curaient le bec, les singes faisaient une belote.

En ville : un calme post-apocalyptique. Aujourd'hui les gens font les morts. Ils sont allongés sous leur divan, ils retiennent leur souffle, ils se pincement le nez pour ne pas

éclater de rire. Je pédale si doucement que Gaspard n'émet aucun son.

Aujourd'hui j'ai parlé aux rares personnes qui n'étaient pas cachées avec une telle douceur qu'elles ont levé la tête de leur bureau, de leur guichet, de leur caisse pour me regarder, un peu perplexes, puis elles sont devenues toutes cotonneuses et souriantes. Elles m'ont souhaité des belles choses pour la fin de la journée, elles ont posé des mains sur mes épaules et mes avant-bras pour me raccompagner jusqu'à la porte.

*

Quand j'ai la force de me relever avec les genoux rouillés et les yeux brûlés, je fais des recherches. J'ai parfois des insomnies édifiantes, avenue du Colysée. Cette nuit je m'intéresse particulièrement au VLA (*Very Large Array*, au Nouveau Mexique, avec ses vingt-sept radiotélescopes mobiles géants), auquel je m'identifie depuis le 6 mai 2005 – j'avais consacré à cette révélation une comptine disant à propos des gens que « c'en est gênant / comme je les aime / trop / ces gens / qui ne savent pas / la légende qu'ils sont / pour moi / la légende / qu'ils sont » (c'était une comptine assez idiote, j'en conviens, mais je l'aime bien parce qu'elle me rappelle l'exaltation que j'ai ressentie ce jour où je suis devenue le Nouveau Mexique).

Ensuite, je fais des recherches sur les pulsars, et sur les quasars – j'aime l'idée que le mot *quasar* est une contraction de *quasi stellar*, j'y vois une belle humilité cosmique. J'apprends l'existence d'un radiotélescope de cent mètres de diamètre situé à Effelsberg en Allemagne : il faut que je le voie, on peut l'approcher. J'ai des frissons devant les châteaux d'eau, des picotements dans le dos en traversant les champs d'éoliennes après la frontière allemande, des spasmes à proximité d'une centrale nucléaire, alors je dois voir cette antenne parabolique de cent mètres de diamètre.

Après ces recherches, mes yeux brûlent et j'ai envie d'aubergines grillées aux épices à 6 h 36 du matin. Un étrange bruit de réacteurs se répercute à travers le ciel comme si le ciel était juste un dôme sans pulsars ni quasars.

*

Aujourd'hui je rentre de la boulangerie par derrière : toute ma vie, les gens que j'ai côtoyés et moi-même avons employé l'expression *passer par derrière*, comme s'il y avait un devant et un derrière géographiques. On dit *par derrière* pour désigner un chemin qui n'est pas le plus direct, ou quand on ne connaît pas le nom des rues ou des villages que l'on doit traverser pour aller là où l'on se rend, ou quand on a envie de changer des itinéraires qui nous sont habituels. On ne pense pas que derrière, il y a des gens qui y vivent et que pour eux, c'est donc devant. Sauf ce matin par derrière, longeant le canal avec un pain de campagne dans mon sac. Je regarde la plaque de la rue : avenue de Soubise. Si je continue de l'appeler *par derrière*, maintenant que je connais son nom, il faudra tourner très vite sur moi-même jusqu'à basculer dans un espace sans recto ni verso.

*

Je marche au bord du canal ; les arbres forment une tonnelle au-dessus du chemin en terre battue ; on n'entend que le piaillage des oiseaux et le souffle lourd des joggeurs, puis le transistor nasillard qu'une vieille dame promène dans son caddie, puis un bruit de pneus d'une précision cinématographique quand une voiture de la police municipale se gare devant un pavillon ; des voix nasales rebondissent contre les emballages alimentaires dans le caddie ; sous le bras, la vieille dame porte un rouleau de papier toilette pour collectivités ; plus loin, sur la rive opposée, des hommes et des femmes en T-shirts blancs mettent à l'eau des canoës ; bientôt leurs voix me

parviendront ; c'est le monde que je traverse d'un pas lent ce
matin tandis que je te sens partout autour de mes os, serrant
très fort mes os dans ta chair.

*

sa bouche me met
KO ses yeux
me disent dors
sur le canapé

sa bouche je la croque
mes mâchoires craquent
ses yeux je les poche
mes jointures craquent

je craque de par
tout, de toutes les ar
ticulations
comme un vieil escalier

elle dit tu n'as
pas le droit – je tais
sa mâchoire je tais son
ventre

je tais tout très fort
avec les jointures je
te tais toi
qui es ma chair

je tiens mon ventre avec
les pouces je
tiens les viscères
ensemble

je suis assise sur une
souche de je ne sais

quel arbre moi
je n'y connais rien

*

Elle dit qu'il faut vivre dans le présent, elle dit que ça se passe ici et maintenant et qui sait si demain existera, elle dit que le temps horizontal est le monde et que l'éternité verticale est Dieu et qu'à leur intersection se situe Jésus crucifié.

Je dis oui, je ne le visualisais pas ailleurs. Plus tard j'explique que vivre seule, moi, j'appelle ça du gâchis.

Mais elle me rappelle que le gâchis n'existe pas, voyons, si l'on vit ici et maintenant, sans comparer maintenant avec feus nos rêves d'avenir.

Je fais d'accord, d'accord avec la tête.
Ensuite nous parlons d'autre chose.
tu peux m'appeler Petite et lever
les yeux au ciel
tu peux sourire à cette fille
et t'endormir en me tournant le dos
prévoir autre chose pour ce soir
imiter mon accent anglais
pour amuser tes amis et me
pincer le gras du ventre
en clignant des lèvres
tu peux ostensiblement ne pas
rire à mes jeux de mots
car si je pense à tes chevilles
jamais la haine ne posera
le premier orteil entre toi et moi
et tout te sera pardonné

*

Je suis contente de me réveiller dans ce monde. Je souris au soleil qui s'étire de l'autre côté de la baie vitrée ; je m'étire, il s'étire, nous rions un peu ensemble.

– J'irais bien acheter des croissants, dis-je.

– Tu es sûre ? bâille-t-il. Tu n'as pas envie d'un thé, là ?

– Hm, je grimace. Peut-être bien, si.

– Il reste du pain, ça ira.

– Bon.

J'enfile un short et un T-shirt sur le chemin de la cuisine, où je verse de l'eau dans la casserole. Le chat se frotte à ma jambe, le dos arrondi.

– Qu'est-ce qu'il y a, Sam ?

– File-moi des croquettes.

– Voyons ça. Effectivement, il ne t'en reste presque plus.

– En plus celles-ci ont ramolli, je ne mange pas ça, moi.

– Bien, bien, je les jette.

Je suis très conciliante ce matin.

*

J'ai finalement appris à doser le décaféiné pour qu'il sonne comme du vrai café contre mes papilles, et je danse en chaussettes sur le parquet dont les lattes se soulèvent de sorte que les chats les chassent jusque dans la cuisine, et moi je les poursuis en patinant sur mes chaussettes et c'est la fin de la chanson. Il y en a une autre après.

*

mes petites cailles sautent dans mes bras sur le quai 44 :

leurs visages, des évidences auxquelles je souris sans penser à mes dents

*

– Ce n'est pas vraiment un pyjama, d'ailleurs. Le pantalon coûtait très cher, à l'époque où je le portais hors de chez moi ; quant au T-shirt uni 100% coton, c'est plus un classique que de la négligence, ça transcende les styles et les classes sociales. Je veux bien ne porter que des chemises chaque jour de la douche au coucher, mais je vais finir par me prendre pour un cintre. La vraie question, je crois, est : pourquoi persistes-tu à vivre avec moi puisque tu me méprises tellement ? Oh je sais bien ce que tu vas me dire, mais je te répète que je ne déprime pas : je ne déprime pas, je ne déprime pas, je ne déprime pas. Tu m'entends ?

– Alors pourquoi tu déchires ton pyjama ?

– Ce n'est pas un putain de pyjama.

*

comme je m'endors tout le temps
j'ai mis des post-it sur les murs mais les post-it
on ne les voit pas quand on s'est endormi
une fois de plus
je secoue la tête sous le jet froid de la douche
mais les gouttes dans les yeux m'empêchent de voir
les post-it
à vrai dire je ne me rappelle même pas comment j'ai
un jour
réussi à les écrire, ces post-it
quelque part entre la douche et le sommeil
ni ce qu'ils pouvaient bien raconter

*

J'ai vraiment envie de t'écrire mais je ne sais pas par où commencer. Je parle toujours trop, à moins que je ne dise rien du tout. Fondamentalement, je n'ai rien à déclarer ; en groupe je cultive la futilité car les grandes discussions me semblent d'une terrible vanité. Hors du groupe, je ne peux que sourire doucement parce que je ne vois pas ce qu'est

censée être la profondeur des choses, à moins que l'on ne parle d'atomes – et les atomes, je n'y comprends pas grand-chose. C'est, je crois, la raison pour laquelle j'accorde depuis toujours tant d'importance à la musique : elle peut ne pas parler de choses essentielles et cependant m'asseoir, me taire, me rentrer dans moi-même. J'espère que tu ne m'en voudras pas de ne t'écrire que cette pauvre carte postale. Je sais bien que ça ne nous avancera pas à grand-chose. Je n'ai guère à t'offrir, je le crains, qu'une promenade à vélo.

*

Quand on se sent seul on peut en profiter pour faire des choses utiles : en attendant que ça passe. Ce serait peut-être l'occasion de laver les vitres, par exemple, ou de nettoyer le frigo, de vider les placards pour effacer la poussière sous les choses puis les remplir à nouveau et alors ce sera propre sous les choses et elles seront bien contentes sans doute. Puis on regarde tous ces objets familiers dont on s'est entouré dans ces trente-six mètres carrés et on voudrait que cet appartement soit un sac poubelle de trente-six mètres carrés que l'on pourrait tout simplement descendre à la cave, dans le petit local où l'on trie les déchets.

Quand on se sent seul on ne sait pas quoi faire de ce soleil et de toute la beauté qu'il soulève sous sa grande paume bleue comme un magnétiseur. On a envie de poser des ballons rouges et jaunes sur tout ce bleu. On imagine creuser un trou dans la terre fraîche du matin et mettre la tête dedans, donc on est allongé sur le ventre, la tête dans un trou et on ramène la terre dessus avec les mains approximativement parce qu'on ne voit pas ce que l'on fait, quand on a la tête dans un trou. Hélas, ça doit grouiller de bestioles gluantes, là-dessous.

*